



DERRIDA'S HAUNT

Mark Wigley

Présenté par Céline Bodart

TRADUCTION

Pour interroger ce que la philosophie de la déconstruction a pu donner à penser en architecture, les traces sont aussi multiples que variées. Dès le début des années 1980, les reprises de la philosophie derridienne en architecture se sont en effet jouées à grands coups de conférences et publications, de colloques, expositions et autres formes de collaborations¹. Pourtant, quand Mark Wigley publie Derrida's Haunt en 1993², le théoricien introduit son travail comme une nécessaire et première traduction de la déconstruction en architecture. Selon lui, l'évidence avec laquelle cette ré-appropriation de la déconstruction a eu lieu est tout simplement suspecte. Comment l'architecture, dont « le discours est soi-disant le plus matériel » et en conséquence le plus éloigné de la philosophie de Derrida, s'est-elle laissée entraîner, sans hésiter ni même résister, dans une sorte de mise en application de la déconstruction ? Sa suspicion fait place à une affirmation : au tournant des années 1990, ce qui se passe dans les discours de l'architecture au nom de la déconstruction n'est qu'une « translittération », « juste une application littérale », « un transfert métaphorique », « l'application architecturale simple et directe d'une théorie extérieure à l'architecture ». Le théoricien est ferme : quoi qu'on puisse en dire, il n'y a pas eu de traduction – et il ajoute : « du moins, par encore »³. Poser comme nécessaire de pouvoir traduire la déconstruction en architecture, c'est avant tout pour Wigley une façon de faire ralentir les interprétations trop rapides ; faire hésiter les discours qui se sont jetés sur la déconstruction sans vraiment prendre le temps de la (re)penser. Une telle traduction n'a pas encore eu lieu en architecture, il en est convaincu. Et pour preuve, il affirme qu'une telle rencontre traductive entre ces deux discours n'aurait pu les laisser indemne, ni l'un ni l'autre, puisque l'architecture est « partie intégrante de la production même du discours de la déconstruction, et cela depuis ses débuts ». L'architecture opère

1. Pour ne citer que quelques-uns de ces événements intellectuels et médiatiques : parallèlement à son projet *Chora L Works* avec Eisenman (1985-88), Derrida a été invité à donner des conférences lors de différents événements scientifiques dans le domaine de l'architecture, d'abord en Europe (Paris, 1985 ; Trento, 1986) puis en Amérique (New York, 1987, 1991 ; Irvine, 1989) ; il a également participé aux conférences ANY de Los Angeles (1991) et de Yufuin (1992). Au Royaume-Uni, Papadakis a organisé un symposium intitulé "Deconstruction at the Tate Gallery" en mars 1988 (voir Papadakis, Cooke et Benjamin (eds) (1989), *Deconstruction, Omnibus Volume*, London, Academy Editions) ; et la revue AD a consacré trois numéros spéciaux à la déconstruction : 2, no. 3-4 (1988) ; 3, no. 1-2 (1989) ; et AD Profiles 87 (1990). L'exposition *Deconstructivism Architecture* (Johnson et Wigley, Metropolitan Museum of Art, New York, juin 1988) doit également être mentionnée, bien que le nom de Derrida n'apparaisse nulle part comme référence.

2. Mark Wigley, *The Architecture of Deconstruction : Derrida's Haunt*, The MIT Press, 1993. Dans cet ouvrage, Wigley reprend les recherches menées pour sa thèse de doctorat, intitulée « Jacques Derrida and Architecture : The Deconstructive Possibilities of Architectural Discourse », soutenue en 1986 à l'Université de Auckland (Nouvelle-Zélande), sous la direction de Mike Austin. Ce texte a également été en partie publié sous forme d'articles dans différents journaux spécialisés. Voir Mark Wigley, « Postmortem Architecture : The Taste of Derrida ». In *Perspecta*, vol.23, 1987, p.156-172 ; Mark Wigley, « The Translation of Architecture : The Production of Babel ». In *Assemblage* 8, 1989, p.7-22 ; et Mark Wigley, « The domestication of the house : deconstruction after architecture », in Peter Brunette, David Wills (eds.), *Deconstruction and the visual arts : art, media, architecture*. Cambridge : Cambridge University Press, 1994, p.203-227.

3. Mark Wigley, *Derrida's Haunt*, op.cit., p.1 et 2

à l'intérieur du discours de la déconstruction comme condition d'énonciation, et une telle opération y laisse inévitablement des traces. Des traces qu'il faut traquer, dans l'ensemble des discours de Derrida. C'est « la tâche de traducteur »⁴ que se donne Wigley dans Derrida's Haunt.

Pour présenter plus précisément les enjeux et spécificités de cette tâche que se donne Wigley, il s'agit ici de la décomposer en quatre questions : que veut dire traquer ? Quelles traces ? Quelle architecture ? Et dans quels textes ?

Comment traquer ? Traquer, c'est lire et relire, patiemment et finement ; c'est lire en suivant non pas « les lignes les plus évidentes des discours » mais y poursuivre ce qui se décèle comme « des trajectoires indistinctes, souvent sinueuses et tortueuses ». Il faut non pas tenter de les aborder de l'extérieur mais chercher à les saisir en entrant pleinement dans et entre les lignes de l'économie textuelle du discours, là où les entrecroisements de concepts tracent des « géométries tordues et complexes » ; se laisser mener là où le concept même d'architecture, souvent dissimulé sous de multiples figures et autres métaphores, non pas soudainement apparaît à la surface du discours, mais tacitement participe au tissage même de sa surface. Il faut poursuivre dans la pensée du philosophe les traces d'une architecture, même si celle-ci ne s'y exprime pas en termes architecturaux, du moins jamais explicitement, jamais directement. C'est cette indirectitude de l'architecture inscrite et parsemée dans les écrits de Derrida qui intéresse Wigley puisque, comme il l'affirme, c'est précisément parce que son inscription y est indirecte qu'elle peut atteindre sa plus grande force.

Quelles traces ? Les traces de l'architecture forment un véritable « sous-texte », dit Wigley. Nécessairement discontinu et éparpillé dans tous les textes de Derrida, ce sous-texte est comme tissé entre eux, formant une toile aux fils aussi discrets que ténus. Attention toutefois que cette figure de l'architecture, présente dans les discours de la déconstruction, n'est pas le propre du discours derridien : c'est l'ensemble de la philosophie elle-même, en tant que discours et institution, qui se pense en termes architecturaux, en termes de construction. Mais si la puissance métaphorique de l'architecture permet à la philosophie de se définir elle-même, la métaphore architecturale apparaît pour la philosophie comme « une sorte d'échafaudage à faire disparaître une fois le projet achevé »⁵. Autrement dit, l'architecture occupe une place centrale dans l'énonciation du discours philosophique, bien que celui-ci s'attache à l'y maintenir comme irréductiblement « étrangère », un « énoncé prohibé » enfoui à l'intérieur même du discours qu'il rend possible. Ce pré-conditionnement du discours philosophique par l'architecture, Wigley le resitue certes dans l'histoire de la

4. En écho à l'essai de Walter Benjamin, « La tâche du traducteur » (1923), avec lequel Wigley ouvre son argumentation dans le premier chapitre de *Derrida's Haunt*, « The Translation of Architecture » (p.1-33).

5. *Ibid.*, p.16

philosophie elle-même, mais le véritable territoire de sa traque est bien le discours de la déconstruction. Les traces qu'il traque tendent à démontrer le caractère inextricable de ces deux formes de discours, mais aussi le risque que chacun de ces discours encourt en rendant exprimable ce qui les tient l'un à l'autre.

Quelle architecture ? Dans sa traque, Wigley met en avant que la figure de l'architecture est toujours « une figure simplifiée », une sorte de « caricature » ; une figure de la simple addition, où « chaque élément supporte et est supporté par un autre », une structure essentiellement verticale et hiérarchique. Plus que sa simplicité, c'est sa familiarité qu'interroge Wigley : elle apparaît dans le discours philosophique comme « une vérité si familière », exempte de toute remise en question, au point où cette image de l'architecture ne peut même plus y être saisie en tant qu'image. Dès lors, pour Wigley, architecte qui lit de la philosophie, il faut ré-interroger cette image de l'architecture, non pas pour prétendre pouvoir y ré-instaurer une image plus complexe de l'architecture, mais pour obliger la philosophie à voir cette image réductrice « à travers les yeux de l'architecte ». Il faut problématiser cette image traditionnelle de l'architecture, pour y déloger sa familiarité, l'inquiéter, la solliciter, « au sens où solliciter signifie, en vieux latin, ébranler comme tout, faire trembler en totalité »⁶. Solliciter une certaine image de l'architecture dans le discours philosophique, c'est donc chercher à y voir ce à quoi elle tient, autant que ce qu'elle fait tenir. C'est se rendre attentif à ces différents modes d'articulation au sein du discours qui la constitue autant qu'elle le constitue.

Dans quels textes ? Le corpus de textes constitué par Wigley se définit avant tout par un geste d'exclusion, dans la mesure où l'auteur exclut des écrits de Derrida tous ceux où celui-ci oriente directement son discours sur l'architecture⁷. Il s'agit d'investir en profondeur ces textes où le philosophe ne s'adresse jamais explicitement à l'architecture, mais bien en vue de mieux y appréhender les architectures qu'ils produisent ou auxquelles ils résistent ; de suivre les traces, « souvent imprécises mais toujours décisives », d'une ambivalence soutenue autour de l'architecture dans le discours de la déconstruction. Mais même avec un tel geste d'exclusion, la collection de textes qui composent l'œuvre derridienne reste tout aussi vaste que disparate. Alors comment l'aborder ? Dans quel sens lire Derrida ? Ce que propose l'auteur de Derrida's Haut, c'est de procéder par tissage. Le théoricien

6. Jacques Derrida, « La différance », in *Marges de la philosophie*, Paris, Éd. de Minuit, 1972, 1-29, p.22

7. L'auteur explique ce geste méthodologique par sa volonté de rester au plus près de l'argumentation soutenue pour sa thèse en 1986, soit avant que Derrida lui-même ne soit invité par des architectes à écrire sur l'architecture. Cette « mise en quarantaine » forcée concerne les textes que Derrida écrit à la suite de sa rencontre avec certains architectes (« Point de folie – maintenant l'architecture », 1986 ; « Pourquoi Peter Eisenman écrit de si bons livres », 1987 ; « Cinquante-deux aphorismes pour un avant-propos », 1987), les différentes interventions et interactions du philosophe avec la scène culturelle et institutionnelle de l'architecture (conférences, entretiens, publications et autres), ainsi que tout ce que d'autres (architectes, théoricien-ne-s, critiques) ont pu dire ou écrire au sujet de cette rencontre.

tisse sa démonstration en tirant les fils du discours de la déconstruction pour y multiplier les motifs architecturaux. Il identifie et sélectionne des lignes conceptuelles avec lesquelles broder son intuition. Il brode et, pour ajuster son motif, n'hésite pas à élaguer certaines lignes et à en prolonger d'autres, au risque d'en tordre toujours plusieurs au passage. Ces lignes, Wigley les raccroche toutes à une seule et même question : la question de l'architecture. Ou plus exactement, il présente ces lignes comme les multiples figures architecturales qui rendent possible le discours de la déconstruction, « s'y exprimant sous les traits de l'édifice, de l'espace, de la maison, de l'oïkos, de l'espacement, de l'intériorité, de la structure, de l'ornement, de l'inquiétante étrangeté, du parasite, du lieu, ou d'autres encore »⁸. Chacune de ces notions désigne la question de l'architecture dans les discours de la déconstruction ; elles ne la touchent pas directement et explicitement, mais pointent une présence architecturale qui a des effets sur l'architecture même du discours.

Cette description décomposée de l'ambition que se donne l'auteur de Derrida's Haunt ne peut être complète si ne s'y joint pas une attention pour son autre ambition ; celle qui se lit entre les lignes de sa démonstration et qui s'affirme à la fin comme l'adresse même de son ambition, voire l'ambition de son ambition. Car si toute son argumentation tend à démontrer le caractère inévitable de la rencontre de ces deux formes de discours que sont l'architecture et la déconstruction, Wigley confie dans son dernier chapitre, en titre d' « in-conclusion », que tout son travail ne peut être opérant pour ces discours que s'il s'adresse à leurs institutions socio-politiques. Comment cette rencontre avec la déconstruction peut et doit s'adresser à l'institution de l'architecture ? Selon Wigley, il ne peut jamais être question d'appliquer le discours de la déconstruction à une architecture comprise comme « espace matériel » : ce que peut la déconstruction pour l'architecture, c'est l'amener à re-penser « l'espace du discours lui-même », à ré-interroger les mécanismes discursifs qui fondent et protègent son institution, et à se ressaisir des enjeux portés par la multiplicité des pratiques institutionnelles qui définissent et légitiment ce qui peut être officiellement reconnu comme architecture et ce qui doit en être exclu. L'ambition qu'adresse Derrida's Haunt est donc bien d'appeler d'autres chercheur·e·s à poursuivre le travail qui y est amorcé théoriquement en s'engageant avec les divers dispositifs, mécanismes et techniques par lesquels l'architecture est maintenant maintenue comme discipline. Avec un tel programme, l'auteur interpelle donc ce qui avait été initialement mis « en quarantaine » par et pour sa démonstration (à savoir tout le discours public et médiatique autour de la déconstruction en architecture), portant l'ambition que son travail puisse à présent y établir de nouvelles trajectoires discursives, des trajectoires capables de répondre de l'engagement socio-politique qu'implique inévitablement l'œuvre de la déconstruction en architecture. Derrida's Haunt s'in-conclut en ouvrant la rencontre de la déconstruction et l'architecture vers la ré-écriture d'autres effets possibles.

*Choisir de publier ici une traduction inédite en français de ce dernier chapitre de Derrida's Haunt, c'est poursuivre cette ouverture, depuis d'autres cultures de recherches et réflexions en architecture, avec d'autres générations de pensées et de pratiques. C'est se ressaisir de l' « in-conclusion » de cette histoire partagée entre philosophie et architecture pour toujours y ré-engager ce que leur rencontre peut encore donner à penser.
Merci à Mark Wigley d'avoir autorisé la publication de cette traduction dans ce numéro du Philotopé.*

Céline Bodart

In-conclusion

Mark Wigley,

The Architecture of Deconstruction : Derrida's Haunt.

The MIT Press, 1993. « Chapter 8 : In-Conclusion », p.205-220.

Au lieu d'une conclusion (la déconstruction étant, bien évidemment, tout sauf conclusive), il convient plutôt ici de reconnaître la brutalité imposée à notre relecture des textes de Derrida et d'en mesurer les effets. La question de l'architecture (qu'elle y soit désignée sous celle de l'édifice, de l'espace, de la maison, de l'*oikos*, de l'espacement, de l'intériorité, de la structure, de l'ornement, de l'inquiétante étrangeté, du parasite, du lieu, ou d'autres encore) a été de manière obsessionnelle et violente extraite des écrits de Derrida, abruptement isolée et ré-assemblée de façon à forcer le sens d'une seule – bien que tortueuse – ligne argumentaire tracée à travers l'ensemble de son œuvre. La trajectoire officielle de chacun de ces textes a été largement ignorée, et les effets propres à cette question indirecte de l'architecture n'ont pas pu être suivis jusque dans les derniers recoins où elle ne se déclare pas en tant que telle. Et, comme si ça ne suffisait pas, les textes qui pourtant auraient pu sembler les plus pertinents dans ce cadre-ci – à savoir les écrits plus récents de Derrida sur l'architecture – ont été d'entrée de jeu écartés, de même que l'ensemble des productions théoriques que le débat récent a fait naître fut tenu entre parenthèses. S'ajoute également la redoutable violence impliquée dans le simple fait d'y nommer l'architecture comme une question ; cette interrogation sans relâche des textes de Derrida a été menée avec une brutalité systématique, leur posant à maintes reprises la question de l'« architecture », les forçant à répondre – si ce n'est à se confesser – et les incriminant implicitement de leur silence. Comme Derrida l'a lui-même souvent répété, la plus simple des questions est violente¹, et cela même si la question est, comme elle l'a toujours été ici, concernée par la violence, la violence de l'architecture et l'architecture de la violence.

1. « Je vais essayer de préciser le problème de la violence et de penser ce qu'est la violence. Et déjà, si je dis ce qu'est la violence, il me faut transformer la question puisque "l'être" est un concept qui implique en lui-même une certaine violence. Même la question "Qu'est-ce que... ?" n'est pas totalement dépourvue de violence. Je voudrais donc penser au-delà – nous revenons ici à la déconstruction – pour penser au-delà d'une tradition dans laquelle même la question la

Au-delà du seuil

La brutalité d'une lecture si restrictive ne peut être aisément légitimée par l'idée d'une violente fidélité sur laquelle Derrida insiste tant. Il a été défendu ici, et depuis le début, qu'une lecture architecturale du discours de la déconstruction ne peut être qu'abusive. La violence exercée par cette lecture était donc en grande partie nécessaire – nécessaire précisément pour y faire émerger la question de l'architecture, une question dont dépend le silencieux enfouissement de l'idée même de tradition. Mais jusqu'à un certain point, cette violence est aussi à considérer comme la conséquence d'une incomplétude de la lecture ; une lecture qui peut même, si poursuivie avec plus de rigueur, s'avérer être, à d'autres égards, insuffisamment violente.

La localisation précise d'un tel point reste non seulement toujours obscure et incertaine, mais surtout celui-ci ne peut jamais être déplacé. Il ne suffit pas de faire appel aux textes de Derrida pour arbitrer ce qui distingue une bonne d'une mauvaise violence. Au contraire même puisqu'ils soutiennent à plusieurs endroits que rien ne peut être légalisé ou autorisé sans impliquer une forme illégale de violence. Ils n'atteignent d'ailleurs leur puissance qu'à travers la remise en question de ces mécanismes d'autorités, y incluant spécialement les mécanismes qui leurs sont propres. Invoquer certains aspects des textes de Derrida dans le but d'autoriser

plus neutre, la plus innocente et la plus ontologique véhicule une certaine violence ». Jacques DERRIDA, traduit de « A discussion with Jacques Derrida » *Writing Instructor*, vol.9, n° 1/2, 1989, p.7-18, p.12.

« La déconstruction est d'abord et avant tout une manière de ne pas se laisser imposer un programme de réponses sous forme de questions. C'est une manière d'interroger la question elle-même ; la question et les mises en question : et même, l'autorité du questionnement. » Jacques DERRIDA, traduit de « The Derridean View : An Inter-view with Jacques Derrida », Entretien avec James Creech, Peggy Kamuf, Jane Todd. *Critical Exchange*, n°17, Winter 1985, p.1-33, p.5.

Le « style » de la déconstruction n'est « pas propositionnel, mais je ne dirais pas qu'il est totalement interrogatif. Bien sûr, il est plus interrogatif que propositionnel, d'accord, mais la forme des questions, la syntaxe interrogative, ne va pas de soi, n'est pas prise pour la première et la dernière forme de pensée. Il faut donc s'interroger sur la forme du questionnement, dans un sens qui n'est pas positif : je distinguerais le positif, ou les positions, et les affirmations. Je pense que la déconstruction est plutôt une affirmation qu'un questionnement ; cette affirmation passe par un questionnement radical, mais en fin de compte ce n'est pas un questionnement ». Traduit de « Jacques Derrida on the University », un entretien avec Imre SALUSINSKY, *Southern Review* n°19, 1986, p.3-12, p.9. Ce questionnement sur l'autorité de la question commence comme un questionnement continu du « privilège du questionnement dans la pensée de Heidegger ». Voir Jacques DERRIDA, « On Reading Heidegger : An outline of remarks to the Essex Colloquium », *Research in Phenomenology*, vol.17, 1987, p.171-188, et Jacques DERRIDA, *De l'Esprit : Heidegger et la Question*, trans. Geoffrey BENNINGTON, Rachel BOWLEY, Chicago, University of Chicago Press, 1989. Sur la manière dont l'espace de la philosophie est établi comme une « clôture » ou une « demeure fondée », dans la mesure où la philosophie est une « communauté de la question » mais qui est radicalement compliquée par l'ambiguïté du statut de la question, voir plus particulièrement « Violence et Métaphysique : un essai sur la pensée d'Emmanuel Levinas », p.79-80.

certaines interprétations du reste de ces textes, c'est par conséquent déjà exercer envers eux une violence considérable, mais c'est aussi commencer à résister à la plus indirecte, et donc ultimement la plus éloquente, de leur force. Une lecture architecturale de l'œuvre de Derrida ne peut pas être simplement soumise à un code de lecture générique et supérieur qui pourrait distinguer les lectures violentes des lectures fidèles.

Plus encore, il ne peut exister de tels codes qui ne soient pas déjà dépendants d'une certaine construction de l'architecture. Ce qui est en jeu dans l'architecture, c'est le statut de la lecture elle-même. Comme cela a été régulièrement soutenu dans *Derrida's Haunt* : l'architecture n'est pas un objet tenu en suspens d'une lecture à venir, ni même un thème qui y serait inscrit « en attente » d'être traité. Mais plutôt, c'est une certaine image de l'architecture (l'image d'une construction en tant qu'objet matériel qui simplement s'élève et enferme) qui agit à la base d'une construction traditionnelle du sujet comme lecteur.

L'idée générique selon laquelle l'architecture se tient devant un sujet qui peut choisir de la lire voile le rôle de l'architecture dans la construction de ce sujet, ce qui renvoie également au rôle de l'architecture dans le voilement de son propre rôle constitutionnel, au retrait continu de ses énigmes en faveur d'une démarcation univoque de l'espace dont un sujet lecteur est considéré comme détaché. Explorer ces énigmes refoulées, c'est nécessairement troubler le concept traditionnel de lecture, lui-même lié à celui d'architecture. Le déplacement qu'opère Derrida sur le concept de lecture – un geste provocateur pour le discours architectural dans la mesure où il présuppose un déplacement de l'architecture et, de ce fait, commence à en mettre à jour certaines des énigmes – doit lui-même être déplacé pour les explorer davantage. Les surfaces des essais de Derrida, de même que celles de l'architecture, doivent être défigurées, éraflées plutôt que simplement effleurées, afin d'appréhender ce que ces essais refoulent à l'intérieur (et non pas derrière ou en-dessous) de leurs surfaces.

Cela étant dit, il convient d'accorder une attention particulière à la manière dont le caractère partiel de cette lecture des essais de Derrida et son excès de violence ont contribué à sa construction de l'architecture. Une telle attention transformerait, ou du moins multiplierait, les trajectoires du texte. C'est dans l'intérêt d'une compréhension ou d'une mobilisation plus nuancée de l'architecture (plutôt qu'une simple, et hautement problématique, notion de fidélité envers les textes de Derrida) que le caractère restrictif donné à cette relecture doit être interrogé et délogé.

En même temps, je soutiendrai – et peut-être est-ce même la seule requête à poser ici – que ce qui a été si brutalement extrait de l'œuvre de Derrida n'est pas un simple sous-texte inscrit parmi tant d'autres.

Si ce qui a été extrait se place toujours parmi les chaînes de raisonnement propres à la philosophie derridienne, le rôle qu'il tient n'y est pas semblable. En effet, il configure cette chaîne et il a précisément à voir avec ce que signifie d'y être placé.

Il s'agit de l'espacement entre les liens qui constituent cette chaîne ; de la trajectoire conceptuelle donnée par la production continue de tels vides ; du rôle stratégique confié aux formes spatiales, telles que celle de la chaîne ; et ainsi de suite. La dissémination derridienne de lignes de raisonnement, s'entremêlant tout en restant pourtant très différentes, est elle-même, d'abord et avant tout, un espacement.

Les dangers sont bien évidemment nombreux dans une telle monumentalisation de l'espacement. Non seulement un tel geste transforme l'espacement en une sorte de construction solide, mais il y efface aussi toute l'étrangeté entretenue par ses mouvements ; il les arrête et les domestique en les rassemblant et les plaçant au centre mythique de l'espace d'un « discours » rendu tout aussi mythique (la déconstruction), produit par un auteur lui-même également mythique (Derrida). Comme nous l'avons vu, la violence est l'agent de toute construction. Une part de la violence avec laquelle la question de l'architecture a été ici isolée doit être comprise comme une forme de résistance aux rythmes subversifs du discours de la déconstruction. Elle reconstitue l'identité de l'architecture face à ces dimensions du discours qui ont tacitement commencé à remettre cette identité en question et qui, par conséquent, doivent, elles aussi, immédiatement être remises en question. Mais il est également possible d'identifier les autres dimensions du discours de la déconstruction qui consolident déjà tacitement une certaine image traditionnelle de l'architecture en y imposant la question de l'architecture, en insistant sur la centralité de l'architecture par des moyens auxquels ce discours voudrait précisément résister, ou plutôt auxquels il résiste dans le but de se constituer lui-même.

Dans une telle confrontation, autant le discours de la déconstruction que l'idée même de ce qu'est l'architecture sont déplacés. La question de l'architecture sous sa forme la plus élémentaire (celle dont l'état élémentaire est précisément déterminé par une tradition millénaire qui a construit une certaine image de l'architecture, une image de l'architecture comme le plus primaire des objets, une forme spatiale basique définie par sa matérialité brute, l'expression minimale de l'ordre) vole en éclat face au discours de la déconstruction et, en retour, ce discours se retrouve lui-même déplacé. Mais, à la différence de l'architecture, son déplacement ne répond pas à une volée en éclat, puisqu'il est lui-même souvent représenté comme une forme d'éclatement qui fracture l'image traditionnelle de l'architecture. Au contraire, il est déplacé par l'identification d'une architecture sûre et stable que ses mouvements d'éclatement viennent en réalité consolider. L'éclat (*splinter*) n'est, au final, pas juste le résultat d'une fracture. Il est aussi un moyen d'effacement de la fracture. Comme une éclisse (*a splint*)², il est ce qui tient ensemble un corps fracturé, il est ce qui

2. Ndt : l'auteur joue sur la polysémie du terme en anglais : *a splinter* signifiant « l'éclat » ; *a splint* renvoyant plutôt à « une attelle », « une éclisse ».

l'étaie, ce qui y maintient une certaine architecture. Dès le départ, la question de la déconstruction et l'architecture force la confrontation entre une architecture éclatée et une architecture des éclats.

Ce texte, bien qu'il commence à peine à mettre en scène une telle confrontation, à l'échauder, l'imaginer, voire l'imager, est inévitablement aussi divisé que le discours qui le fait naître, ou qui « semble » le faire naître dans la mesure où la scène de cette confrontation se joue en interne. Entre ce texte et le discours de la déconstruction qu'il cadre comme un objet à lire, il y a une division apparente, mais une division interne à chacun d'eux.

Ce n'est pas seulement une division inévitable, c'est surtout ici un motif véritablement central. C'est bel et bien à travers ces divisions internes fondamentalement multiples, et à travers les pratiques institutionnelles qui les masquent, que l'architecture est produite et, en même temps, qu'elle endosse l'importance de son rôle dans la production du discours occidental dominant, s'y imposant comme la figure de ce qui n'est en soi pas divisé puisque reconnu comme la figure même de la division, ce qui revient à dire que l'architecture est représentée comme ce qui n'a en soi pas d'architecture. Toute la puissance de la tradition dépend de ces mécanismes voilant dans quelle mesure l'architecture n'est, au final, que l'effet d'un conflit interne aussi diffus et répandu que continu et jamais résolu ; un conflit qui secrètement emmêle toutes les lignes que l'architecture est supposée tracer sans accroc. L'architecture n'est alors rien d'autre que l'effet fondamental de la suppression de cette contradiction interne. Elle n'est pas juste un mécanisme qui réprime certaines choses, mais elle est la marque même de cette répression.

La lecture de cette relation entre architecture et déconstruction (un « entre » qui est en fait interne à chacun de ces discours, mais qui tant de fois les lie si étroitement et solidement l'un à l'autre qu'aucun ne peut être au final considéré sans l'autre) ne peut de toute évidence pas finir ici, ni même commencer. Elle doit rester aussi agitée que les mouvements qu'elle articule. Secouer la question de l'architecture pour l'extraire des écrits de Derrida, c'est là le geste proposé par cette lecture, l'un des nombreux gestes nécessaires bien qu'encore largement insuffisant. En fin de compte, cette proposition est, tout au plus, une introduction à la pensée derridienne, une lecture restreinte de ses textes qui tente de dégager une forme d'effet de levier dans cet échange continu entre le discours de la déconstruction et celui de l'architecture ; de dégager un mode d'engagement avec les différentes formes d'argument qui y sont déployées, y compris celles de Derrida.

En tant que lecture et interprétation de la pensée de Derrida, ce texte s'est ouvertement donné comme point d'entrée la question de l'espace de l'architecture, mais il a longtemps tourné autour et au travers de son seuil, sans jamais tout simplement le franchir. Il est comme une longue hésitation tenue devant le seuil, ou plutôt comme un tâtonnement, une multiplication de gestes qui tentent de penser la nature du seuil, se demandent ce que serait le seuil de l'architecture. Serait-il lui-même

architectural ? Si un seuil est toujours, par définition, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur d'un espace, le seuil de l'architecture devrait être à la fois architectural et non-architectural. Mais cela présuppose encore que le seuil de l'architecture se reconnaisse en une architecture traditionnelle du seuil. Parce que l'espace de l'architecture ne peut être qu'architectural, son seuil doit être autre ou, pour le dire autrement, l'espace lui-même doit être autre puisqu'il n'a pas de seuil. En même temps, l'espace de l'architecture est justement ce qui soutient l'idée du seuil. Chacune des multiples pratiques institutionnelles qui constituent l'espace contribue à cette conception du seuil, à la conception d'un mécanisme qui permet qu'une ligne puisse être franchie, un mécanisme qui temporairement brise, supprime ou neutralise une ligne autrement sécurisée. En venant en tous points compliquer cette ligne en apparence claire, le discours de la déconstruction déplace nécessairement notre conception du seuil qui traditionnellement négocie le passage à travers de telles lignes. Loin de chercher à abandonner l'idée du seuil, le discours tend plutôt à en généraliser la condition. Il n'y a encore et toujours que des seuils. Si les lignes qui semblent définir l'espace ne sont que l'effet de la suppression institutionnalisée de leurs complications fondamentales, le seuil est le mécanisme de cette suppression, ce qui revient à dire que le sens de la ligne est en fait produit par le seuil qui apparaît pour que cette ligne puisse être traversée.

Si le discours de la déconstruction commence par la problématisation de l'architecture du seuil, franchir tout simplement le seuil apparent de l'architecture dans les écrits de Derrida serait déjà une façon de supprimer le rôle compliqué que tient l'architecture dans son œuvre. L'ouverture la plus évidente vers la question de l'architecture est en fait, et en raison de son évidence même, une sorte de fermeture (en rappelant que ce qui est en jeu ici ce sont précisément les mécanismes discursifs enterrés qui rendent saisissables ces idées toujours architecturales de fermeture et d'ouverture). Il s'agit plutôt d'aller fouiller les autres textes, d'interroger leurs surfaces et d'y chercher les traces d'autres formes d'ouverture, des ouvertures qui ne s'offrent pas simplement comme des sortes d'accès à l'architecture, mais qui marquent à quel point les textes de Derrida sont de toutes parts perforés par l'architecture et à quel point leur force même dépend de ces perforations. Bien sûr, les textes récents de Derrida « sur » l'architecture, qui ont été ici de force gardés à distance afin de pouvoir penser l'économie architecturale tenue en secret dans son œuvre, doivent être lus, mais lus de façon à maintenir une certaine résistance envers leur économie déclarée, une économie qui est, pour le discours architectural du moins, bien trop familière et qui menace d'écraser cette pensée en reconstituant les institutions conçues pour la masquer (l'auteur-architecte, le philosophe-théoricien, le projet, le programme, le site, le plan, le fétichisme de la matérialité, l'architecture comme grand art, et autres). Quand ces textes sortiront de la quarantaine qui leur est ici imposée, le problème sera de savoir dans quelle mesure les opérations du discours de la déconstruction sont perturbées ou renforcées par le fait d'y avoir ouvertement nommé l'architecture

comme une question, d'y avoir transformé le statut de l'architecture, auparavant un donné et dorénavant une question. L'impact potentiel d'une telle transformation sur les discours traditionnels ne peut être sous-estimé.

Comme avec tout discours, la relation établie entre les rôles tacites de l'architecture dans l'œuvre de Derrida et ce qui peut y être dit sur l'architecture sera toujours complexe, énigmatique et structurelle. Ces relations doivent être étudiées en détails, en démêlant avec soin chacun de ses textes sur l'architecture. Ces mêmes énigmes structurelles peuvent aussi être tracées dans le travail d'autres penseurs de la déconstruction qui ont commencé à s'adresser à l'architecture, mais également dans celui de ces architectes qui à présent se penchent sur la déconstruction. Ce discours en évolution demande à être patiemment repensé, et c'est en le repensant qu'il pourra alors s'étendre à d'autres discours où ni l'architecture ni la déconstruction ne semblent faire surface. La lecture des préconditions du discours ici apportée pourrait alors peut-être tenter d'établir une trajectoire avec laquelle puissent s'ouvrir de telles analyses.

L'institution de l'espace

En même temps, une telle interprétation architecturale du discours de la déconstruction ne peut ouvrir ce discours qu'à la condition qu'ait lieu en parallèle, mais tout en s'y liant intrinsèquement, une lecture déconstructive de l'institution socio-politique de l'« architecture ». Toutes les complications qui ont été suivies ici se retrouvent dédoublées quand il est question du discours architectural. Si les institutions sont toujours des espaces et si l'espace est toujours institutionnel, alors qu'en est-il du discours architectural ? Qu'en est-il de cette soi-disant institution de l'espace, c'est-à-dire cette formation institutionnelle « responsable » d'un espace spécifique sollicité comme paradigme de l'espace par tant d'autres discours ? Qu'en est-il de l'espace de l'espace ? Si les institutions sont par définition architecturales, l'institution de l'architecture, de même que sa lecture par la déconstruction, doit être quelque chose d'autre. La refonte de cette institution impliquerait quelque chose de plus que juste une réponse rigoureuse adressée à la spécificité du discours architectural ; elle devrait en appeler à plus qu'une simple réponse parmi tant d'autres. Au minimum, une telle refonte engagerait une reconfiguration de l'ensemble des opérations du discours de la déconstruction par le déplacement systématique des modes de pensée propres à l'institution qui les organise.

De toute évidence, l'institution de l'architecture renvoie à bien plus que les bâtiments et les seules pratiques par lesquelles ceux-ci sont produits. L'architecture, ce n'est pas juste un genre particulier d'objet qui est produit par une série de pratiques matérielles, ce n'est pas juste un objet qui peut être représenté avant, pendant et après sa construction, et qui en lui-même, par sa présence physique, excède toujours chacune de ces représentations. Le bâtiment « en-soi » n'est rien de plus qu'un mécanisme spécifique de représentation. En réalité, tout bâtiment relève

de séries d'agencements possibles entre divers mécanismes de représentation existants : les écoles d'architecture, les codes d'éthique professionnelle, les pratiques critiques, les méthodologies historiographiques, les protocoles académiques, les techniques pédagogiques, les structures des programmes scolaires, le rôle déterminant de la signature de l'auteur et des crédits sur projets, la protection légale du titre d' « architecte », la détermination des normes de sécurité pour les études de structures, les techniques de dessin standardisées et autres conventions, les codes de la construction, les codes esthétiques, les codes de zonage, les codes d'habillement, les critères d'admission dans les écoles, les classements facultaires, la structure des frais d'inscription, les pratiques de recrutement et de licenciement, les conventions rhétoriques, les structures propres aux examens, les techniques propres au modélisme, les divers formes de protocoles et conventions, les contrats légaux, les droits d'auteur, les dispositifs de conférence avec diaporama, le contrôle et la dissémination des idées à travers les conférences et les publications, le culte du maître et ses rituels, les lieux communs théoriques et graphiques, les protocoles de relecture, les formats d'entretien et de présentation, les techniques photographiques, l'institution du jury d'architecture, l'imposition du portfolio et la circulation des rituels, les formats de compétition, le contrôle officiel et officieux des adhésions à certains clubs, les multiples stratégies publicitaires, le cadrage standardisé des images, les techniques spécifiques de la publication, le contrôle éditorial, les modes de financement, la conception des ouvrages monographiques d'architecture, la biographie et bien d'autres encore, pour ne nommer que les plus évidents. Tous sont des systèmes mécanisés de reproduction dont la répétition devenue rituelle, si ce n'est fétichiste, affirme constamment la présence de l'architecture, plus qu'elle ne s'attache à l'analyser. En effet, l'intensité même de leur répétition marque un doute tenace, mais un doute automatiquement supprimé par la force de cette présence. Ils sont les mécanismes réels de l'architecture. Le bâtiment est littéralement construit par ces mécanismes de représentation. La solidité même de ce bâtiment, l'idée selon laquelle il est une implacable matérialité qui précède la représentation, n'est rien d'autre que le produit de leurs interactions aussi complexes que bien rodées. Car, si le bâtiment est bel et bien construit par de tels systèmes de représentation, ceux-ci le construisent précisément comme ce quelque chose qui pourtant toujours les précède.

Chacune de ces techniques disciplinaires appelle à être soigneusement et rigoureusement analysée : ouvrir l'enquête sur chacune de leurs spécificités et investir les modes d'interrelations qu'elles entretiennent avec d'autres mécanismes (qu'il s'agisse de relations interdisciplinaires ou d'autres types de relations qui établissent des liens particuliers avec divers sphères de la vie culturelle quotidienne) afin de déterminer l'importance du rôle que chacune joue dans la construction de l'architecture. Toutes doivent être lues de manière déconstructive en vue de comprendre ce que ces opérations tentent de prohiber et d'apprendre des procédés par lesquels cet autre

prohibé revient secrètement pour instrumenter le discours qu'il cherche à exclure. Mais aussi, elles doivent être relues de façon à produire une approche plus nuancée, si ce n'est décalée, de cette étrange architecture du couple prohibition/retour-du-prohibé, qui a été énoncée en long et en large par le discours de la déconstruction. Dans une sorte de lutte interne, la déconstruction de l'architecture doit reconfigurer l'architecture de la déconstruction, et ainsi de suite.

Cette lutte soulèverait immédiatement une série de questions qui doivent être adressées aux institutions de l'architecture, des questions posées sur le rôle tenu par ces institutions dans l'organisation de diverses transactions culturelles, telles que la distinction entre culture du haut et culture du bas, la construction du genre et de la différenciation sexuelle, les microstructures du contrôle disciplinaire, la forme fuyante de l'économie globale, l'espace tordu propre à la théorie psycho-analytique, les espaces entremêlés des technologies émergentes de communication, la performance continue de l'identité, l'imagerie digitale, les déclarations de guerre, la re-constitution de l'espace public, la géométrie perverse des flux d'énergies, et autres. L'urgence de telles questions se fait de plus en plus pressante. Même si certaines d'entre elles peuvent sembler être des questions nouvelles, ou des questions émergeant de phénomènes apparemment nouveaux, elles sont en réalité toutes des questions traditionnelles qui demandent à être re-posées de différentes manières. En fait, elles sont urgentes uniquement parce qu'elles sont traditionnelles. Et ce sont précisément ces questions traditionnelles qui doivent encore et toujours être répétées, mais répétées d'une façon qui puisse prendre en considération le rôle institutionnel de cette répétition. Au final, la question est toujours de savoir de quelles façons l'architecture se répète elle-même ? Qu'est-ce qui est répété ? Quelle est cette répétition que nous appelons architecture ? Et qu'est-ce qu'elle permet à la fois de mobiliser et de cacher ?

Il faut ouvrir l'enquête et plusieurs pistes doivent être suivies avec obsession, poursuivant patiemment toutes les lignes de faille qui sont déjà, même à peine, inscrites à la surface du discours architectural dans une sorte de toile dense, un motif complexe de cicatrices qui marquent ce qui a été enfoui dans cette même surface, qui font exister ce que le discours est incapable d'exprimer mais qui pourtant le rend possible. De telles enquêtes cherchent dans la tradition ce qui dérape ; elles interrogent toutes ses stratégies courantes et registres d'habitude, mais pas dans le seul but de les bouleverser. Au contraire, elles viennent plutôt les intensifier ; sans relâche, elles respectent leur spécifique rigueur afin d'y déceler plus précisément ce que leurs dérapages organisent. Il n'est possible d'explorer les différentes manières dont l'architecture toujours opère autrement qu'en forçant le discours destiné à les dissimuler à faire face à ses propres opérations. Chacune de ces opérations doit être poussée jusque dans ses propres retranchements. Sous ce type de pression soutenue, tous les sujets traditionnels du discours de l'architecture (les architectes, les bâtiments, les mouvements, les détails, les typologies, les ornements,

les analyses structurelles, les histoires de l'architecture et leur propre histoire, les formations régionales, les analyses de la perception de l'espace, et autres) pourront être à la fois renforcés, enrichis et déplacés. Ce n'est qu'en respectant le discours, en l'affirmant, même (sinon surtout) dans ses étonnants moments d'appauvrissement, en traitant chacune de ses habitudes en apparence fortuites (voire triviales) comme une construction systématique capable de maintenir certaines hypothèses encore inexprimées bien qu'ayant déjà des conséquences politiques spécifiques, qu'on peut l'ouvrir à d'autres possibles.

Cette mise en question de l'architecture, aussi hétérogène et non-coordonnée soit-elle, s'est en quelque sorte déjà engagée dans le travail d'un petit nombre d'écrivains et de concepteurs, parfois au nom de la déconstruction mais souvent sans lui, voire même contre lui. Seule une petite partie du discours public portant sur « la déconstruction et l'architecture » participe à ce travail de remise en question et la plupart de ce discours y résiste finalement. En effet, dans une telle déconstruction de l'institution de l'architecture, le mot « déconstruction » devient lui-même nettement superflu.

De plus, ce travail de remise en question n'ouvre pas uniquement l'architecture vers de « nouveaux » possibles. Il tente plutôt d'identifier les multiples ouvertures qui déjà structurent l'architecture ; des ouvertures dissimulées dont dépendent tant de transactions culturelles, telles que d'ailleurs, et particulièrement, le sens même de la « nouveauté » (puisque la question du temps ne peut plus être distinguée de celle de l'espace).

Si rien ne peut être nouveau sans se rapporter à une idée d'ancien liée à l'architecture, la proposition apparemment simple d'une « nouvelle architecture » est, pour le moins, extraordinairement compliquée. Ce qui ne fait que répéter que, pour déconstruire la tradition de l'architecture, il faut avant tout essayer de comprendre son rôle dans la constitution du sens même de la tradition ; il faut chercher à voir de quelle manière elle construit le sens du familier et dans quelle mesure ce sens dépend de sa transgression courante, bien que couramment masquée.

Dire que cette répétition obsessionnelle de vieilles questions n'autorise ni ne projette rien de « nouveau », ce n'est pas dire que tout reste inchangé, ou que les structures dominantes restent dominantes, etc. C'est plutôt dire qu'il faut déplacer le sens de ce qui constitue une transformation en suggérant que toute conception avant-gardiste d'une nouvelle pratique (qu'il s'agisse d'un genre d'écrit ou de bâti) vient immédiatement et nécessairement reconsolider l'institution traditionnelle de l'architecture qu'elle prétend pourtant déplacer ou critiquer. Cela vient dissimuler dans quelle mesure la tradition se constitue elle-même en tant que telle en réprimant tout ce qui tente de la déplacer de l'intérieur et tout ce qui, de ce fait, maintient cette répression, édifiant la tradition comme stable par les gestes mêmes qui cherchent à la déstabiliser. Le discours de la déconstruction est différent mais pas pour autant complètement nouveau. Sa différence est en fait interne aux traditions qu'elle semble déplacer

Exhumer l'architecture

L'impact de telles lectures portant sur la multiplicité des pratiques institutionnelles qui constituent le discours de l'architecture excéderait nécessairement ce discours, dans la mesure où ces pratiques contrent ces genres d'enquête par un certain récit de l'architecture, et cela de manière à ce que ce récit puisse circuler entre un large éventail de discours culturels qui ne semblent pas être architecturaux, voire même secrètement les orchestrer. Ce que le discours architectural s'efforce de protéger ne devient jamais simplement visible en son sein. Ce qui est protégé est ce qui y est caché. Puisque seul ce qui est reconnu comme appartenant au discours est officiellement désigné comme « architecture », la préoccupation première du discours architectural, ce qu'il est censé protéger, ce qui doit être enterré par lui, ne peut être simplement architectural. De même, les mécanismes institutionnels, qui déterminent ce qui est architectural et qui enterrent ce qui est ne l'est pas, ne peuvent eux-mêmes pas être architecturaux, ce qui revient à dire que ni l'espace de l'architecture, ni ce qui s'y cache, ne peuvent être architecturaux. Interroger de force les institutions de l'architecture pour libérer ce qu'elles cachent, cela revient, par définition, à y situer des choses qui semblent appartenir à un en-dehors de la discipline.

En même temps, une an-architecture enterrée dans le discours, enterrée dans le récit officiel de l'architecture de façon à ce que celle-ci puisse circuler librement en dehors du discours, ne peut jamais être séparée de ce discours qui l'a enterrée. Bien que l'espace de l'architecture ne puisse jamais être architectural, les diverses pratiques institutionnelles qui le maintiennent entretiennent une curieuse et stratégique relation avec cette an-architecture qu'elles enterrent de manière à ce qu'elle puisse hanter tant d'autres discours. C'est le récit officiel de l'architecture qui lui permet de hanter. Ce récit circule de manière visible en dehors du discours architectural et peut être facilement localisé dans plusieurs de ces autres discours. Dans chacune de ces localisations, il porte avec lui un sens exprimable de l'architecture. Le mécanisme par lequel ce sens est dissimulé à l'intérieur du discours architectural est alors reproduit en dehors de celui-ci.

Ce n'est pas que ce mécanisme est construit à l'intérieur du discours architectural et ensuite disséminé pour circuler en dehors. Le discours architectural en tant que tel est en fait un phénomène extrêmement récent, au regard de la tradition millénaire à partir de laquelle une certaine image de l'architecture a organisé la pensée, une tradition qui remonte au moins jusqu'à Platon et qui, depuis, est partout opérante dans la vie contemporaine – si ce n'est *comme* la vie contemporaine elle-même. La discipline de l'architecture pose alors une menace sans précédent sur cette ancienne tradition quand elle entreprend de remettre ouvertement en question les conditions de l'architecture, ce qui pourrait dévoiler et ainsi compromettre l'ensemble de ses opérations. L'économie des discours toute entière dépend du maintien de ces mécanismes qui répriment la dimension fuyante de l'architecture en la dissimulant derrière l'image bienveillante d'un espace discipliné. Le discours architectural ne

fut que récemment autorisé à se constituer en tant que tel. Il ne s'est fait discours qu'à la condition d'apporter, pour ainsi dire, une certaine garantie ; une promesse soigneusement formulée assurant que la sauvagerie de l'espace peut être domestiquée et, une fois apprivoisée, protégée comme une sorte d'espèce primitive en voie de disparition qu'on place dans une réserve hautement régulée et totalement inaccessible. L'apport de cette garantie est et reste son rôle ; un rôle culturel, à la fois central et premier. L'institution de l'architecture n'est pas concernée par la construction de bâtiments, mais bien par le maintien de l'idée même de construction, le maintien d'une construction ancienne et fuyante qui dépend entièrement de sortes de contrats tacites qui protègent des structures politiques en apparence sans lien avec elle. La discipline de l'architecture est plus qu'une discipline qui discipline l'espace. Avant cela, elle est déjà ce qui discipline une certaine pensée « sur » l'espace, ou, plus précisément, elle est un ensemble de pratiques institutionnelles qui maintiennent l'idée que la pensée ne peut être que « sur » l'espace puisqu'elle est toujours détachée des espaces qu'elle traite. Séparant la pensée de l'architecture au moment même où il semble orienter la pensée vers l'architecture, le discours supprime l'an-architecture qui rend la pensée possible et, ce faisant, se rend aveugle aux énigmes des espaces auxquels il s'adresse.

Essayer de parler de cette notion hautement gardée d'an-architecture qui permet aux discours de parler, ce n'est évidemment pas juste parler des bâtiments, et encore moins des maisons, tels qu'ils sont communément reconnus et compris. Mais ce n'est pas non plus pour autant les laisser de côté. Au contraire même, c'est dire que les bâtiments ne peuvent jamais être mis de côté, que cette notion apparemment familière du bâtiment est en fait une notion extrêmement compliquée, qu'elle est le produit d'une imposante tradition - voire d'un système de traditions qui se chevauchent - qui a été constamment et violemment renforcée au nom de lois soi-disant fondées sur cette même notion. Cette ancienne tradition projette le bâtiment en dehors d'elle-même, isolant les bâtiments du discours, construisant le bâtiment comme ce qui précède le discours, en relation avec un ordre préhistorique, un ordre transculturel. Soulever la question de la déconstruction et l'architecture, ce n'est donc pas juste s'adresser à l'espace, à l'édifice, à la maison et autres, mais c'est penser la domestication de l'espace lui-même, penser l'habiter de la maison mais aussi les formes d'habiter qui rendent la maison possible ; c'est penser la domestication de l'habiter, la domestication des mécanismes de domestication ; c'est penser l'architecture fuyante de l'architecture elle-même.

Si les maisons sont toutes, depuis toujours, hantées, alors par quoi exactement l'institution de l'architecture, la maison où soi-disant habite la question de la maison, est-elle hantée ? En fin de compte, la question ne s'adresse pas aux maisons hantées, mais à l'idée que nous soyons toujours hanté·e·s par les maisons – c'est-à-dire hanté·e·s par les mécanismes institutionnels qui construisent l'espace. L'inquiétante étrangeté (*uncanniness*) de l'espace ne tient pas seulement à l'idée

selon laquelle tout espace est toujours occupé par ce qu'il soi-disant exclut, c'est également l'idée que l'espace lui-même ne peut pas être exclu. Le discours est hanté par l'architecture, hanté par son étrangeté à partir du moment même où cette étrangeté est mise entre parenthèses par ces gestes ritualisés que déploient la plupart des discours pour sans cesse y exclure le sens littéral d'un bâtiment et ensuite immédiatement le récupérer sous forme de métaphore.

La métaphore apparaît alors dans le discours comme un étranger prétendument moins mystérieux, l'invité le plus familier et fiable de tous, la pierre angulaire dont la présence est à la fois rassurante et stabilisante. Le discours traditionnel fracture l'architecture par cette division entre le littéral et le métaphorique, présentant le bâtiment littéral comme menaçant et le bâtiment métaphorique comme rassurant. Ce discours maintient son espace parce qu'il maintient cette ligne distinctive. Mais dans la mesure où cette distinction entre littéral et métaphorique se fonde sur l'image même de l'architecture qu'elle tend à exclure, alors cette ligne devient radicalement complexe et les menaçantes conditions de l'architecture ne peuvent plus être tout simplement exclues. Elles reviennent hanter l'espace que les pratiques institutionnelles ne peuvent plus défendre en tenant cette ligne. Et ce qui en retourne, c'est précisément l'idée que l'architecture elle-même ne peut tenir cette ligne, qu'un bâtiment n'est pas juste la figure sûre et fiable d'une division de l'espace, mais qu'il est plutôt le produit d'une répression institutionnellement renforcée de sa complexité.

Soumettre l'architecture à une lecture de la déconstruction, ce n'est par conséquent pas être intéressé à seulement montrer que l'architecture a ses propres parasites, mais c'est aussi démontrer qu'elle est elle-même un parasite, mais une forme tout à fait particulière de parasite. Si, comme Derrida l'affirme, le parasite est cet hôte indiscipliné et malvenu qui, en venant perturber l'espace, lui fournit ses propres lois, la figure de l'architecture est l'hôte toujours-trop-bienvenu, le visiteur bien élevé par qui l'assurance même de l'espace serait d'une manière ou d'une autre troublée si les termes de sa venue étaient étudiés en détails. C'est l'étranger qui « représente » la constitution de l'espace plutôt que sa transgression, mais qui porte toujours en lui les rythmes de l'espacement, les mouvements subversifs qui constituent et à la fois transgressent l'idée même de l'espace.

La question qui a été ici avec tant d'insistance posée doit finalement devenir celle de l'espacement de l'architecture lui-même. D'un côté, c'est l'espacement qui rend possible l'architecture même quand, sinon seulement quand il transgresse son ordre apparent. D'un autre côté, c'est l'espacement des autres discours par l'architecture, la transgression de diverses institutions par une certaine pensée architecturale de l'espace qui rend leurs propres espaces possibles ; c'est la manière par laquelle l'architecture hante ces discours ; c'est la limite au-delà de laquelle ils ne peuvent pas se penser eux-mêmes comme discours sans être hantés par une logique particulière de l'espace soutenue par une série d'images architecturales. Et si le discours architectural apporte une garantie aux lois spatiales que d'autres

institutions font respecter, cette idée bien trop familière d'une loi respectée de l'espace, d'un espace respecté comme loi, loge en lui-même une architecture indicible, un espacement interdit mais irrésistible. L'image de la maison qui nécessairement hante les institutions puisqu'elles sont des institutions, cette image qui est toujours l'image qu'elles se font d'elles-mêmes, l'image même de l'institution, est elle-même hantée. Alors que le discours architectural qui protège cette image est l'espace institutionnel désigné de l'espace lui-même, il n'est précisément pas l'espace désigné de l'espacement. Au contraire, ce qu'il protège c'est l'effacement de l'espacement par l'espace. Aucun espace, par définition, n'a d'espace pour l'espacement. C'est là pourtant que se situe la réalisation majeure de l'œuvre extraordinaire de Derrida, mais dont on ne saurait surestimer les conséquences ; c'est d'avoir montré qu'il n'y a pas d'espace sans espacement, que l'architecture est toujours hantée.

En même temps, il faut se rappeler que cette complication affecte aussi et nécessairement l'espace du discours de la déconstruction, et l'œuvre de Derrida en particulier. Ces textes qui semblent poursuivre si rigoureusement la question de l'espacement, qu'ils s'adressent ou pas à l'architecture, sont invariablement hantés par une construction stable de l'espace qui ponctue leurs raisonnements sans être jamais remis en question par ceux-ci. L'architecture reste le talon d'Achille du discours de la déconstruction. La force de ce discours dépend du voilement de cette faiblesse systémique de l'architecture, une faiblesse traditionnelle qui structure le discours en tant que tel et qui doit être interrogée, surtout lorsque la question de la déconstruction et de l'architecture est explicitement posée. Non seulement une telle interrogation n'a pu ici qu'à peine être commencée, que déjà ce texte lui-même doit immédiatement s'y soumettre.